

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire de Marc Lebailly
du 15 Juin 2019

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste



Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire du 15 Juin 2019

AVERTISSEMENT

Mon élocution pour ce séminaire sera pire que d'habitude pour des raisons tout ce qu'il y a de concrètes. Ensuite, ce n'est pas encore aujourd'hui que j'aborderai ce qu'il en est du prétendu « désir du psychanalyste ». Quand je dis « prétendu », il faut entendre que le désir de psychanalyser – dit « désir du psychanalyste » – l'intention de psychanalyser plus précisément, est un effet d'une configuration métapsychologique particulière de celui qui s'y voue. Aussi pour pouvoir en dire quelque chose de consistant il me paraît nécessaire de préciser dans quelle condition pratique cette intentionnalité va s'effectuer. A savoir la cure et le protocole qui la structure. Et il ne faudrait pas croire que Freud a inventé ex abrupto ce protocole. Ce que je vais tenter de montrer et de démontrer aujourd'hui c'est que cette invention freudienne du protocole de la cure est en fait une trouvaille d'un phénomène. D'un phénomène duel « naturel » nécessaire à la structuration terminale de l'appareil psychique. De naturel c'est-à-dire phylogénétique, il l'a identifié et transformé à des fins thérapeutiques avec son acuité et sa pertinence singulière. Tout ça pour dire que je ne divague pas et que mon propos, celui d'aujourd'hui, est délibéré.

Dans le dernier séminaire, je terminais sur ce que j'ai appelé une « épitaphe anticipée ». Je vous la rappelle :

*« j'ai seulement pensé le **Penser**, tenté de mettre en œuvre ce qui a été pensé, psychanalysé sans relâche, transmis peut être un peu. Pour rien, si ce n'est afin de rendre le Vivre réellement vivable ; et c'est très bien comme cela ».*

Quand j'évoque la mise en œuvre de ce qui a été pensé, bien évidemment cela vise la transmission de la psychanalyse. Mais pas seulement, cela a trait aussi et aujourd'hui c'est pour moi une préoccupation essentielle (la dernière sans doute !), à la « psychanalyse en extension. Plus trivialement : la place de la théorie psychanalytique et du psychanalyste dans la réalité sociale. Dans la cité. La place de la psychanalyse en tant que science humaine structurale. C'est-à-dire comme branche de cette anthropologie structurale générale que j'appelle de mes vœux. Et non plus en tant que shamanisme moderne qui pourtant est bien utile. Comme je l'ai dit, du point de vue thérapeutique, bien plus utile que la cure structurale puisqu'il s'adresse au plus grand nombre. Reste tout de même que quoique la psychanalyse ne soit pas le support d'un shamanisme moderne, en tant qu'elle détermine une pratique sociale, il faut tout de même théoriser et acter sa modalité d'action dans le social.

Mais il faut en finir avec la psychanalyse messianique et des psychanalystes dotés d'un supposé savoir qu'ils distillent aux masses ignorantes avec une attitude compassionnelle ou arrogante selon les personnalités, et des psychanalystes censeurs à tout bout de champ des dysfonctionnements sociaux. La

psychanalyse est, dans sa pratique, une discipline de santé au sens hippocratique du terme.

C'est ce à quoi nous nous consacrons, nous expérimentons pourrait on dire, mes petites camarades (comme le disait Sartre à propos d'Aron et de Nizan) Marie-Laure Salviato et Céline Goncalves, dans la Maison de Santé Hygie. C'est un divertissement qui demande beaucoup d'énergie et de courage. Pour Ex-sister cette pratique demande un vrai savoir faire social. Une pratique qui tient à la fois de l'art de la guerre de Sun Tzu et du jeu de Go.

Par ailleurs, à bien y penser, cette formulation représente et actualise phénoménologiquement ce qu'est le divertissement en cela qu'elle connote son intentionnalité à la fois centripète (d'une dynamique intra psychique) et centrifuge (puisqu'il atteste de son impact dans la réalité sociale). Et de sa vectorisation exclusivement déterminée par le « Penser ». Peut-être peut elle faire entendre ce qu'il en est de la passion (ou du « désir » pour parler archéo freudien ou archéo lacanien) en tant qu'elle est la manifestation d'une configuration particulière de divertissement. En particulier de la cause du divertissement qu'animent les psychanalystes. Et de quelques autres comme nous le verrons. En particulier, les artistes et les mystiques. Mais pas seulement chez tous ceux que l'on repère comme « créateurs ».

De fait, la passion n'a rien à voir avec on ne sait quelle exacerbation d'une envie. Un hors de soi irrépressible,

abolissant toute mesure. Dévorante comme on dit. Et, de facto, aliénante. Elle serait plutôt, quoique irrépressible, silencieuse et parfois parée des atours de la banalité où rien ne brille ni n'embrase. Et pour cause, puisque dans la terminologie que j'utilise, elle est anobjectale. C'est-à-dire non imaginaire. Pourtant elle s'actualise réellement dans la réalité sociale. Surtout quand on est psychanalyste. Mais pas seulement. On verra comment, et pourquoi, elle s'active chez ceux d'entre les psychanalysants qui sont voués à la psychanalyse. C'est dire que cette dynamique passionnelle ne s'active pas forcément, même si une psychanalyse est menée à bonne fin. On peut même dire que c'est assez rare cette passion centrée sur l'éprouvé de l'aptitude à Ex-sister. Qui termine sa psychanalyse n'est pas forcément pris dans cette passion d'Ex-sister mais bien plutôt par son envie de Vivre. Exclusivement. Ce qui n'est pas forcément le cas, ou tout au moins pas « exclusivement », du psychanalyste. Bien sûr le Vivre lui importe mais ce n'est pas l'objet de sa passion pour la bonne raison que la passion se passe d'objet. D'ailleurs dans l'occurrence de la fin « normale » d'une psychanalyse, on peut dire que la jouissance dans la passion semble exclue. Elle ne s'actualise pas dans la réalité sociale. La passion alors s'avère, comme dans la musique baroque, de l'ordre du continuo ostinato. Mais inaudible. Aussi, le divertissement, qui est le lot commun de tous ceux qui accèdent à la fin de leur psychanalyse, s'actualise autour des envies objectales mais sans que pour autant leur réalisation n'ait rien d'impératif ni même de vital. Elles ne sont pas inscrites au registre de la répétition. C'est dans ce sens que l'on peut entendre le « tout lasse, tout passe, tout casse ». Non pas comme

un constat pessimiste et désabusé mais comme le destin normal des envies puisqu'elles sont objectales. Et que ce destin n'est pas dramatique tant que l'aptitude au divertissement perdure. C'est dire que l'envie se déplace sur d'autres objets tout aussi inessentiels mais bien utiles. Qu'importe l'objet, pourvu qu'on ait le divertissement ! Alors, l'objet ne souffre plus d'être idéalisé. (la répétition tient à l'idéalisation). C'est là l'essentiel : il est contingent. On dit de ces personnes qu'elles ont un « appétit de vivre ». Ce qui n'est pas faux phénoménologiquement. Mais s'il y a appétit de vivre c'est parce qu'il y a fondamentalement un éprouvé constant d'Ex-sister. Eprouvé constant d'Ex-sister que je viens une nouvelle fois de métaphoriser oxymoralement sous la forme musicale de *continuo ostinato* pour le coup silencieux. Les archéo freudo lacaniens diraient « inconscient ».

Le divertissement qu'active la passion leur est non seulement inaccessible mais tout à fait inutile. Qu'ont-ils à faire d'un divertissement anobjectal qui anime les seuls psychanalystes, artistes, mystiques ? Rien. Vous me direz que j'évite bien soigneusement d'évoquer ce à quoi en général on attribue la passion : à l'amour passionnel considéré dans la poésie et la littérature (et aussi par la morale) comme fatal. Voyez Tristan et Yseult ! Je ne l'évite pas, et de fait, je considère qu'il existe un mode particulier de rencontre entre homme et femme (mais sans doute pas seulement) qui tient véritablement de la passion et qui peut s'actualiser (ou non) sexuellement. Peut-être pourrait on concéder à Lacan la pertinence (!?) de cette histoire qu'il n'y aurait pas de « rapport sexuel ». Au sens où il y aurait

seulement des relations d'objets sexuels actualisées dans des variantes infinies. Contre quoi on pourrait opposer que s'il n'y a pas de rapport sexuel, il peut Ex-sister un Acte sexuel véritable. Il y aurait un Acte sexuel sans « objet » qui actualise de manière lichtenberguienne la passion. Certains auteurs l'ont pressentie. Dans le passé j'ai cité Etiemble. Paradoxalement la passion est généralement invisible pour autrui. Pas qu'on la cache comme honteuse. Mais bien qu'elle concerne uniquement ceux qu'elle anime et que, de surcroît, elle s'active à bas bruit. On pourrait dire qu'elle tient de la banalité. En duo. Sans manifestations sociales. Sur la passion, on ne projette ni ne construit rien de social. Et surtout pas familial !

Pour y revenir, la banalité de la passion tient au fait d'abord qu'elle est la plupart du temps indétectable puisqu'elle ne nécessite aucune « cause » et aucun « sens » pour s'éprouver ou se soutenir. Ce qui n'est pas anodin ni le moindre de ses paradoxes. Cette conception est aux antipodes des idées reçues où la passion, sur le mode exalté voir histrionique, se joue dans des grands débordements affectifs et émotionnels. Voir sexuellement transgressifs. Cette conception reçue de la passion renvoie, dans ma conception de l'appareil psychique, à un mécanisme de défense contre le risque, équivalent en intensité, d'effondrement. Autre manière paroxystiques de sacrifier à la dépendance fusionnelle tout en la niant. En particulier dans les grandes hystéries actuelles. C'est dire que cette parodie de « passion » s'active pour pallier une carence subjective des deux protagonistes.

On pourrait dire dans ma conception que si elle est silencieuse, elle manifeste une présence toujours présente maintenant. Réciproque quoiqu'il n'y ait dans la passion pas « d'autre » ou de « semblable. Atone, parce qu'anobjectale mais inexorable, implacable. Voire fatidique. Où l'on retrouve « ne pas céder sur son désir ». Simplement ma formulation ne ressort pas d'une sorte de manière d'impératif catégorique négatif (NE PAS) mais d'un processus dynamique identifiable et objectivement fondé. On peut le théoriser.

DU JEU CHEZ L'ENFANT COMME ACTIVATION DU PENSER ET PROLÉGOMÈNE AU DIVERTISSEMENT

Raconté de cette manière, le divertissement, dans son aspect « pour rien » et « sans sens », qui n'affecte pas seulement le divertissement passionnel (subjectif ou anobjectal) mais aussi le divertissement objectal ordinaire, pourrait évoquer une doctrine qui a fait flores au début du XXème siècle tant chez les littérateurs que chez les penseurs philosophes qui glosaient autour de « l'acte gratuit » et de « l'absurde ». En ce qui concerne « l'absurde » comme moteur paradoxal de la vie terrestre, il y a des antécédents célèbres en théologie. La vulgate a retenu une sorte de slogan : « je crois, parce que c'est absurde ». De fait, ce raccourci contient un contre sens. Que ce soit chez Tertullien ou chez Augustin (« je crois pour comprendre »), il ne s'agit pas d'une anti phrase qui justifierait l'incompréhensible de la foi. C'est exactement le contraire qu'il faut entendre. C'est que la croyance, que la foi active, est la seule manière de comprendre ce qui apparaît comme

incompréhensible. C'est-à-dire de donner « sens » à ce qui semble ne pas en avoir. Et qui de fait n'en n'a pas au sens téléologique du terme. Dans les termes de cette anthropologie structurale générale, dont j'esquisse ici les contours, cette incursion du côté de la théologie, me permet d'approcher la question du « sens » comme étant le résultat d'une production psychique imaginaire élaborée collectivement pour vectoriser les significations que la fonction syntaxico-sémantique ne cesse de générer, disons, génétiquement. Dont le délire, quand il est dissolutif, atteste. Pour le dire abruptement le « sens » consiste en une décision collective qui peut légitimer la croyance. Et sans croyance, pas de collectif. Le sens (comme tout ce qui émane du langage) est arbitraire. Et, au fond, n'a aucun « sens », toujours au « sens » téléologique du terme... Car les « sens » en dernière analyse a toujours à voir avec « les fins dernières ». Autre manière d'approcher, par opposition, ce qu'il en est de la téléonomie.

Quoique nous ne soyons pas la pour faire de la théologie (j'en serais bien incapable étant donné la subtilité et l'érudition que cette discipline requière), je vais tout de même vous citer Tertullien qui ne dit pas autre chose que ce que je viens d'évoquer :

« Le fils de dieu a été crucifié je n'ai pas honte puisqu'il faut avoir honte. Le fils de dieu est mort ? Il faut croire que c'est absurde. Il a été enseveli, il est ressuscité : cela est certain puisque c'est impossible »

Cette séquence est une manière radicale, voire provocatrice, de destituer la raison consciente philosophico rationnelle dans sa tentative d'explication de la présence d'Homo sapiens au monde. Dans sa tentative de vouloir lui donner un sens laïco ontologique. Pour le « docteur de la foi » seule la capacité humaine à croire peut y suppléer. Mais ce qui est intéressant chez Tertullien c'est la manière de ce qu'on pourrait appeler la genèse de la constitution d'une mythologie qui va à la fois enkyster et générer le « sens ». La mythologie est une sorte de tabernacle qui recèle le sens. Il le sacralise sans l'occulter. Elle se constitue de séquences de significations, en apparence aberrantes, qui vont être travaillées par la Pensée sauvage. Penser sauvage dont l'objectif est de mettre de l'ordre dans ces affirmations aberrantes et aboutir à un « credo » dans le sens théologique du terme. Credo qui s'organise comme un système d'interdits et d'obligations (les tables de la loi dans la mythologie chrétienne), le code d'Hammourabi à Suse. La croyance, qu'elle soit ou non religieuse, n'est donc pas une superstition, mais une nécessité pour qu'il y ait au moins du « sens » qui fasse « communauté » identificatoire (Durkheim aurait dit « une solidarité mécanique ») au mieux du collectif (Durkheim aurait dit « une solidarité organique »). **Mais nous, esprits rationnels supérieurs, faisons l'amalgame entre superstition et croyance. Et nous autres rationalistes nous attribuons la superstition aux esprits faibles.** Il n'y aurait de salut qu'en destituant la croyance qui fait sens au nom de la science, sans prendre conscience que nous-mêmes « croyons » en la science et en la vertu universelle (et la supériorité) de la raison rationnelle qui seules seraient à même de faire ...sens !

Freud le premier qui, comme je l'ai dit, n'a rien compris à la religion, qu'elle soit chrétienne ou juive. Et qui voulait que la psychanalyse soit une science naturelle qui destitue la croyance. Ni Marx qui a manqué le concept de cohésion sociale par structures symboliques au sens de Mauss et de Lévi-Strauss. Il lui a substitué La croyance dans la lutte à mort des classes sociales dont l'enjeu serait seulement économique. Lacan, lui, avait une certaine révérence pour la théologie catholique ; ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort. Pour conclure, la croyance est une aptitude psychique génétique nécessaire à l'organisation de la vie collective.

Bien sûr les penseurs du début et du milieu du XXI^{ème} siècle auxquels je faisais allusion, sont beaucoup moins subtils et sophistiqués dans leurs élaborations littéraires ou philosophiques de la question du secret de l'absence du sens métaphysique, que les théologiens antiques que je viens d'évoquer. L'absurde (qui connote l'absence de sens) par exemple apparaît chez A. Gide sous les espèces comportementales de l'acte gratuit. Et bien plus explicitement chez A. Camus dans les ouvrages comme *le Mythe de Sisyphe*, *L'Etranger* ou sa pièce *Caligula*. Il faut dire que leur recette, et leur explication concernant le non sens de la vie, sont assez simplettes. Pour ce qui concerne Gide la manière de faire avec le non sens de la vie consiste à l'assumer et à l'exalter dans ses conduites en pratiquant « l'acte gratuit » qui peut aller jusqu'au meurtre pour rien. Ou, parfois, pour la beauté du geste. A l'opposé, et pour renouer d'une certaine manière avec la théologie laïque de l'absurde, Camus préconise lui, un peu à

la manière calviniste, de pratiquer, sous l'égide d'une sorte d'impératif catégorique, l'éthique et la morale, sans que pour autant cela donne sens à la vie. Pour rien. Prendre en quelque sorte l'absurde comme base de conduite véritablement humaniste, comme il le développe dans le *Mythe de Sisyphe*. Comme si l'absurde faisait sens à partir de quoi se fondait l'éthique (l'ontologie téléologique = le sens de la vie) et la morale (comment mettre en œuvre les normes obligées). On est loin de l'Esprit du divertissement...

Car le divertissement, quoique ne s'étayant ou ne produisant aucun sens, ne se fonde ni sur l'idée simpliste de la gratuité des actes, ni sur l'absurde du Vivre. Il n'est que l'actualisation d'un fonctionnement téléonomique de l'appareil psychique. Fonctionnement psychique, qui apparaît chez l'enfant encore infans, sous l'apparence du jeu. Ou bien plutôt ce que les adultes, que nous sommes, repèrent et déclarent être du « jeu ». Or ce que nous nommons et considérerons comme du « jeu », ludique, gratuit et inutile, a une véritable fonction dans la structuration de l'appareil psychique entre 0 et 3 ans. On lui concède pourtant d'être une sorte d'exercice préparatoire à l'émergence des fonctions cognitives. On invente alors les jeux pédagogiques. Fisher Price a fait fortune avec ça. Mais j'y insiste, la raison d'être du jeu est primordiale dans la structuration et la mise en place du fonctionnement psychique (topique – économique – dynamique) et non pas seulement dans l'expression de la mise en place de capacité « intellectuelle » et cognitive comme le croyait Piaget ! Et aujourd'hui les cognitivistes. Cela y contribue certes, mais les enfants ne jouent

pas pour s'entraîner à résoudre des problèmes ou faire les intelligents. Le jeu des enfants n'a pas grand-chose à voir avec le jeu des jeunes animaux qui préfigurent leurs comportements adultes. Le jeu, pour le dire simplement, est la préfiguration du divertissement des adultes dès lors que le procès de subjectivisation s'est enclenché. C'est-à-dire à partir de neuf mois. Jeu, d'abord et principalement, vocalique mais aussi manipulateur. Ce qui est en jeu dans le jeu c'est la structuration de l'appareil psychique. A ce moment, l'enfant joue avec les phonèmes et les modulations rythmiques de suite de phonèmes (babillage) qui préfigure la langue parlée. Dans le même temps, il commence à manipuler, sur le mode que l'on croit exploratoire, des choses ou des parties du corps. Mais de fait, ils n'explorent rien. Ils agissent spontanément et stochastiquement. Dans les termes qui sont les miens on pourrait dire qu'il est, dans ces deux opérations, en proie au « Penser ». Qu'il acte du « Penser » chaotique, solitairement, quoiqu'on croie qu'il communique d'une certaine manière. Car il est indéniable que quand les enfants de cet âge jouent seuls, il n'est pas sur qu'ils s'amuse au sens ludique que nous attribuons au jeu. Avant tout, ils mettent en jeu, ils activent, la dimension subjective du « Penser ». Il est d'ailleurs remarquable d'observer qu'il n'y a aucune continuité dans ce qu'ils opèrent. Leurs actions sont totalement aléatoires. Ils passent de l'une à l'autre, d'une activité à une autre, sans projet repérable. Ils donnent à voir le stochastique de leur fonctionnement psychique. On pourrait dire qu'ils s'entraînent au « Penser ». C'est-à-dire à Ex-sister. Ils s'entraînent au « Penser » pour pouvoir ultérieurement accéder à la pensée réflexive et

consciente dont le Penser est le substratum. C'est tout de même plus important que d'être en capacité de résoudre des problèmes intellectuels ! Mais la psycho pédagogie a perverti notre regard. Bien sûr, il est important d'accéder aux fonctions intellectuelles de cognition et de réalisation comportementales. Mais pas l'un sans l'autre. Et si la capacité d'Ex-sister est forclosée, c'est-à-dire si la fonction subjective ne s'affirme pas, alors les aptitudes de cognition innées sont totalement inutiles puisqu'elles ne s'activent épigénétiquement qu'au prix où l'avènement du Moi, qui peut les prendre en charge et permet leur efficacité, advient véritablement. Et le Moi n'advient que si la fonction Existentielle subjective du « Penser » lui est antécédente. Ce n'est qu'au moment où se connectent ces deux capacités, Existentielle psychique et cognitive, que le « jeu » précédemment « gratuit » peut « s'investir », comme on dit, sur des problèmes de cognitions et d'apprentissage, c'est-à-dire après 3 ans et que le divertissement s'actualise. Dans la réalité sociale de notre société : au moment de l'entrée en maternelle. Moment où on déplace idéologiquement et transforme le jeu en travail. On pervertit sa fonction essentielle de divertissement psychique en obligation sociale. On opère une dichotomie fallacieuse entre « le ludique » d'un côté et le « travail » de l'autre. Si on l'énonce en termes métapsychologiques, on pourrait dire que la pression sociale avec cette histoire de travail, et de sérieux qui l'accompagne, favorise non pas le Moi imaginaire inventif mais les deux instances supplétives que sont le Surmoi et l'Idéal du Moi. On idéalise l'apprentissage cognitif en sollicitant le Surmoi pour que cette idéalisation perdure. Manière triviale d'abonder dans l'aversion qu'Heidegger avait vis-à-vis de la pensée

technique (la science) comme empêchement au « Penser » (cf. *Qu'est ce que Penser*). L'idéologie sociale favorise en quelque sorte la persistance de ces deux instances qui, du point de vue de la structuration de l'appareil, sont appelées à disparaître ! Il faut dire que ce déplacement obligé, les enfants de cet âge en sont implicitement conscients. J'en ai eu un aperçu dans la vie quotidienne il y a quelque temps. Ma petite fille, qui a cinq ans, quand j'écris mes séminaires à Aups ou à Fort de France, ne manque jamais de me rendre visite et ce dès qu'elle a pu marcher. Jusqu'à présent, dans ces situations, elle avait un regard interrogatif, faisait trois petits tours et s'en allait. La dernière fois elle s'est autorisée à me demander « pourquoi tu travailles tout le temps ? ». Je lui ai répondu que, ce faisant, je faisais la même chose qu'elle quand, autrefois, elle s'enfermait seule dans sa chambre avec ses jouets. Plus tard j'ai appris qu'elle s'était empressée de retourner voir sa grand-mère et ses parents et qu'elle leur avait dit : « *Papy m'a dit qu'il jouait* ». Ce qui n'est pas si mal vu cette équivalence entre le jeu et le travail. Et la dimension du divertissement qu'il y a dans le jeu et qu'il devrait y avoir dans le travail. Dans le meilleur des cas !

Bien sûr avant d'en arriver là, c'est-à-dire de passer du jeu « gratuit » à l'émergence de la performance « cognitive » (l'apprentissage), il y a une autre phase de la structuration psychique qui s'intercale. C'est celle de l'apparition de la phase paranoïde sous l'égide du Moi Idéal (totalitaire). C'est dans cette phase qu'apparaît la modalité dynamique de l'invidia sous les espèces de l'appropriation/élimination. A ce moment là, la modalité d'organisation binaire (oppositionnelle) ne se joue

plus sur des phonèmes du mode vocalique, mais s'externalise sur des « a-choses » aléatoirement choisies. Ou plutôt arbitrairement. Je veux dire que le choix ne participe d'aucune signification et a fortiori n'a donc aucun sens. Ou encore ce choix n'est pas objectal car pour qu'il y ait objet il faut un Moi, un thésaurus de signes et une fonction syntaxique qui permet la signification et ouvre à une intégration performative dans le monde. Cette dynamique symbolique qui s'active sur l'« a-chose » s'actualise sous une autre forme performative. Ces a-choses nommées sont « l'objet » de la matérialisation d'un présignifiant symbole qui permet avec d'autres, en nombre très restreint, la constitution d'abord d'un « code langue » puis de la langue.

C'est autour de ces deux modes de structuration de l'appareil psychique que sont la phase péremptoire vocalique et la phase paranoïde « symbolique » que se structure la cure avec les enfants très jeunes, et celle avec les enfants souffrants de TED. Dans le protocole de ces cures c'est ou le « Penser stochastique » ou le « Penser symbolique psychique paranoïde » (« symbolique psychique » qu'il ne faut pas confondre avec « l'organisation symbolique culturelle » quoique les deux aient en commun justement cette fonction binaire oppositionnelle), que l'on met en scène. Il ne faut jamais oublier que dans ces deux phases, il n'y a pas à proprement parlé de « pensée réflexive » au sens adulte centré du terme. Il y a conscience d'un Penser ou d'une Pré-Pensée réflexive mais pas de pensées conscientes d'elles mêmes puisqu'aussi bien, le Moi n'est pas advenu :

Pour ce qui concerne la fixation ou le blocage à la phase péremptoire vocalique qui atteste d'une faille ou d'une fragilité d'ancrage de la fonction subjective. Le protocole de la cure et la position exclusivement subjective du psychanalyste consiste à mettre en scène ces manifestations de telle sorte de pouvoir reprendre et vectoriser cette capacité naturelle au « Penser stochastique » de telle sorte de le reconnaître et que cette reconnaissance puisse déboucher sur le passage à la phase ultérieure. Quand je dis « reconnaître », il ne s'agit pas seulement de l'identifier, mais bien de les attester à l'égard du jeune psychanalysant, comme production humaine à part entière. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une reconnaissance muette. Mais pour autant il ne s'agit pas dans un premier temps de plaquer des interprétations qui feraient « sens » pour l'enfant. Il s'agit d'accuser réception de manière positive c'est-à-dire de telle sorte de faire entendre à l'enfant que ce qu'il met en scène dans la séance n'est pas un symptôme mais une activité nécessaire à la structuration de son appareil psychique. Cela consiste à produire des « répons » (comme dans la liturgie) en miroir des vocalisations qu'il produit. Manière de l'orienter vers la production de pré-significations symboliques. Et de sortir de la répétition écholalique pour permettre l'accès à une organisation qui préfigure la dernière phase de cette phase vocalique où ces vocalisations s'organisent en préfiguration d'une énonciation dans un pseudo discours. On pourrait même dire d'attester que ses vocalisations ont toutes valeurs d'énonciation véritable... et donc atteste de son Ex-sistence psychique.

Certains psychanalystes s'angoissent du fait qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe et que dès lors qu'ils sont dans l'incapacité de trouver une « signification », donc un motif « d'interprétation » valable aux différents évènements qui émaillent la séance, ils se sentent inutiles voire même imposteurs. Comme s'ils ne faisaient ni mieux ni autre chose que les parents, les puéricultrices, les éducateurs, les orthophonistes. Phénoménologiquement, on pourrait leur donner raison. Mais les adultes tutélaires n'ont pas la position radicale du psychanalyste; ils interviennent affectivement, pédagogiquement, psychologiquement. Ils ignorent ce qui se joue véritablement du côté de la structuration de l'appareil psychique de l'enfant encore infans. A contrario, ce que fait le psychanalyste c'est reconnaître l'expression du « Penser » chez l'enfant. Et en quelque sorte d'en valider l'importance structurale et de l'accompagner d'une position subjective, et non pas moïque, dans ce frayage du Penser d'Ex-sistence. C'est dire que ce n'est pas rien. Loin de là. Mais la position subjective qui spécifie le psychanalyste dans ces sortes de cure est particulière. Le psychanalyste est en position de miroir. Il incarne le miroir qui permet d'opérer l'avènement de la position subjective chez l'enfant. D'où l'importance dans ces séances de la prise dans le regard que le psychanalyste doit soutenir en permanence. Ce qui symbolise à cet instant le miroir absent ce sont les yeux du psychanalyste focalisés sur ceux de l'enfant. Cela fait lien social. On retrouve ce type de séquence dans les cures avec les adultes quand surgit, en séance, la détresse du vivre. A ce moment le psychanalyste doit entrer dans le champ de vision de son psychanalysant. C'est en quelque sorte une

réplique de la fonction structurante du miroir (le stade du miroir dit-on) Mais dans la cure avec les enfants cette prise dans le regard doit être permanente. Dolto faisait cela très bien dans les consultations publiques : elle créait une bulle de captation visuelo-orale avec l'enfant. Ce n'est pas pour autant que le psychanalyste doit rester muet. Il doit causer, raconter des histoires, shamaniser. Non pas au prétexte « d'interpréter » mais de générer ce qu'il est convenu d'appeler un bain de langue (et non pas de langage). En fait un environnement sémiotico-sémantique langagier, qui atteste pour l'enfant de la présence singulière subjective du psychanalyste, en miroir de ses productions phonématiques. L'air énonciatif du côté de l'enfant, les paroles comme signifiantes, du côté du psychanalyste. Au delà de leurs significations. Comme vous pouvez l'entrevoir dans ces cures, le psychanalyste n'est pas en position moïque. Le colloque avec les enfants est « intersubjectif » au sens où je le propose. Il est de pur lien social. Pas de l'un autre à l'autre, puisque pour ces enfants il n'y a pas encore véritablement d'autre (imaginaire) ; ils ne sont pas encore dans la langue syntaxique imaginaire ni même dans le proto langage – le code langue – paranoïde symbolique. Si le psychanalyste était en position moïque, il serait psychopédagogue au mieux ou éducateur au pire. Ce qui n'est pas l'intention ni la fonction du psychanalyste. Dans les temps anciens, pour faire entendre cette différence j'opposais la position de Mélanie Klein et celle d'Anna Freud (j'ai même écrit un article sur ce thème). La première était en position « empirique » de psychanalyste structurale (elle mythologisait beaucoup ce qui n'est pas plus mal pour ces enfants), la seconde

était en position de psychopédagogue...comme son père ! A l'époque je suggérais même que la cure avec les enfants était la cure type. Dans sa technique certainement pas, mais bien dans la position du psychanalyste d'être exclusivement subjective, oui. Reste tout de même qu'avec cette histoire de jeu, qu'il soutient au regard de la norme sociale, le psychanalyste peu être considéré comme ne faisant rien de sérieux et d'efficace. En effet, dans notre société il est proprement inadmissible de ne pas être efficace. Or, la seule efficacité qui soit nécessaire, et dont un psychanalyste doit faire preuve, c'est de faire en sorte que l'auto organisation dont procède la structuration de l'appareil psychique s'active ou se relance. Pour ce faire, il faut opérer de telle sorte que les arrêts ou les blocages de ce processus d'auto organisation, au moment où on repère qu'ils s'avèrent, puissent être levés. Ce qui n'est pas exactement rien faire.

C'est ce qui permet, en tout état de cause, l'approche et le traitement des TED et demande une écoute qui se réfère toujours non pas aux explications par des raisons exogènes, (les raisons exogènes sont des effets phénoménaux) mais à une connaissance essentiellement topique de la dynamique de la structuration de l'appareil psychique. Rien de plus mais aussi rien de moins. Dans les cures de TED où la structuration de l'appareil psychique semble s'être fixée à la phase paranoïde sous l'égide d'un Moi Idéal totalitaire, il faut faire l'hypothèse que si la structuration de l'appareil psychique s'est fixée à cette phase, c'est parce que l'accès à la phase paraphrénique lexico syntaxique est éprouvé comme une menace de désintégration psychique insupportable. Une réactivation du risque d'effondrement de

l'épreuve de subjectivisation. Ce qui explique la persévération de la modalité agressive exacerbée captation/élimination. Il y a réactivation de la terreur que la modalité paranoïde tente de maîtriser sans succès. Dans cette occurrence la position du psychanalyste est de dédramatiser d'abord de banaliser en tout cas de telle sorte de pouvoir faire réintégrer le mouvement Elimination/Captation dans sa fonction symbolique de nomination meurtre de l'a-chose. Passer de la terreur au jeu qui renoue avec le « Penser »

DISGRESSION SUR LES CROYANCES DANS LES EFFETS DES PHÉNOMÈNES ÉXOGÈNES SUR LA STRUCTURATION DE L'APPAREIL PSYCHIQUE

Pour y revenir, cette épitaphe anticipée pourrait être interprétée comme une sentence austère proprement calvinienne. D'ailleurs, on pourrait la rapprocher de la devise de Guillaume d'Orange-Nassau dit le Taciturne :

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer »

Elle pourrait faire penser que la théorie psychanalytique structurale serait un travestissement de la théologie calviniste. Ce qui serait fâcheux. Et même une escroquerie intellectuelle insigne. Il est vrai que je n'arrête pas de vous bassiner avec ma culture calviniste et précisément son éthique. Ce qui est en complète opposition et contradiction, vous en conviendrez, avec ce que je soutiens par ailleurs. A savoir que la culture (y

compris familiale et lignagère) n'a pas ou peu d'influence sur la structuration de l'organisation psychique. Il est vrai que pendant longtemps j'ai cru le contraire, en tout cas me concernant ! De fait, il n'en n'est rien. Si je fais état de l'abandon de cette croyance, c'est pour anticiper sur la « révélation » de ce qui détermine le devenir psychanalyste. Ce démenti m'est venu pendant une prétendue séance de contrôle avec S. Faladé. Elle se piquait d'ethnologie. Aussi m'a-t-elle fait remarquer que je m'étais marié hors ma culture calviniste ; comme si c'était, au fond, un symptôme non analysé antérieurement dans ma cure personnelle : je transgressais les tabous endogames de ma lignée ! Au cours de la discussion je me suis surpris à laisser échapper cette formule, assez incongrue « *bien avant la réforme, ma lignée était calviniste* ». Manière sans doute d'attester d'une sorte de prédestination familiale à la réforme calvinienne. Ce qui est déjà une formulation spécifiquement calviniste puisque le dogme de la prédestination « prélapsaire » est centrale dans cette théologie. Mais si j'avais persisté dans cette erreur, je n'aurais pas pu penser la psychanalyse structurale. J'aurais été un adepte de la psychanalyse existentialiste sartrienne (*L'enfance d'un chef*). Ce contre quoi je me suis toujours insurgé ! Ce n'est que très longtemps après que je me suis aperçu que la prétendue prédisposition au calvinisme ne concernait pas ma lignée mais ma structuration psychique singulière. Enfin, il m'est apparu que cette structuration psychique singulière a été en quelque sorte la structure d'accueil pour cette culture calviniste. Cette référence à la culture calviniste me permettait de me doter d'une « personnalité » sociale. Un habitus aurait dit Bourdieu. Habitus qui puisse permettre à l'organisation psychique qui est

la mienne de se présenter dans la réalité sociale de mon époque. En aucun cas, cette culture calviniste n'a eu une quelconque influence « épigénétique », ou alors seulement à la marge, sur ma structuration psychique. Au contraire, c'est cette structuration psychique singulière qui m'a permis de « d'assimiler » totalement et « complètement » cette culture. Et c'est bien commode pour se baguenauder dans le social. Ça évite que l'on se pose des questions sur ma spécificité. « S'il est comme ça c'est parce qu'il est calviniste ». Ça explique tout. C'est une bonne raison mais ce n'est pas une cause. La cause c'est la conformation métapsychologique singulière de l'appareil psychique. Tout cela pour en venir à cette énigme, jamais théoriquement résolue entre réalité psychique et réalité sociale. Ni Freud, ni Lacan, ni Lévi Strauss en ont donné ne fut ce qu'un début d'esquisse de quelque chose de consistant sur cette articulation. Les premiers disent que la réalité sociale n'existe pas, ce n'est que la prolongation du fonctionnement de la réalité psychique. La métapsychologie explique tous les phénomènes sociaux (pour Freud *Psychologie collective et analyse du Moi, Avenir d'une illusion, Malaise dans la culture* - Pour Lacan *Les quatre discours*). Ce qui est ridicule. Pour Lévi-Strauss les faits sociaux, parce qu'ils sont langagiers et symboliques façonnent la psychologie individuelle. Mais il a l'intelligence de ne pas le dire aussi abruptement. Il s'en remet à un « Esprit humain » impénétrable pour l'ethnologue. Ou inutile. Cela se présente comme un principe épistémologique de précaution. Ce qui revient à dire de manière radicale que la psychologie ou la psycho sociologie ne concernent pas l'ethnologie quand elle est

structurale. Ce qui est nettement plus pertinent. Même légitime. Et, disons, entendable quoique très insatisfaisant.

DE L'ÉNIGME DE LA RÉALITÉ SOCIALE DES SOCIÉTÉS DÉVELOPPÉES ET DE L'ARTICULATION DE CELLE-CI À LA RÉALITÉ PSYCHIQUE

Cette articulation de la réalité sociale et de la réalité psychique était une des interrogations majeures au moment où nous lançions, avec Marc Thiberge, l'Invention freudienne. A cette époque, en effet, quelque chose me chagrînait dans l'œuvre de Lévi-Strauss. Deux choses pour être précis. Bien sûr sa conception théorique de la constitution de la réalité sociale comme culture me semblait non seulement convaincante mais aussi la seule pertinente en tous cas du point de vue ethnologique. Pertinente parce qu'à la fois darwiniste et donc aussi téléonomique (ce que Lévi-Strauss n'avait pas totalement perçu). Mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il réservait cette théorie aux seules cultures des chasseurs cueilleurs qui étaient considérées comme anhistoriques (ce qui est inexact). J'ai déjà rappelé qu'il considérait la théorie sociologique marxiste (le matérialisme historique que je trouve impertinent parce que fondé sur la dialectique des classes sociales) comme la seule pertinente à expliquer et à rendre compte de nos sociétés développées. Sa révérence pour Marx me semblait abusive. Elle contrevenait à plusieurs de ses hypothèses. D'abord il soutient qu'il n'y a pas de progrès dans la structuration et le fonctionnement de la culture. La structure se transforme mais est toujours semblable à elle-même. Une structure de

transformation est hors le temps quoique puisse faire l'histoire de ses transformations. Or le matérialisme de Marx est historique et concerne la pensée exclusivement productive. La Pensée sauvage est reléguée par Marx à ne produire que superstition. A cela Lévi-Strauss répondait que dans nos sociétés la « pensée productive » l'emportait sur la « pensée sauvage » et que de ce fait cette pensée sauvage était rendue atone et n'était plus le moteur de l'organisation et du fonctionnement de nos sociétés. Quoique, il ait toujours soutenu que ces deux pensées, la sauvage et la productive, sont l'apanage d'Homo sapiens de manière générique et qu'elles opèrent toujours de manière dialectique. Mais il ajoutait que selon les cultures, l'une semble prévalente sur l'autre. Or, atone ne veut pas dire éteinte et inefficace. Ce qu'il soutient pourtant dans le final de *L'Homme nu*. Mon intuition était que ces arguments ne tenaient pas une seconde. Car dire que l'une prévaut sur l'autre, ne veut pas dire pour autant que celle atone perd sa fonction d'organisation de la culture. Dans la réalité psychique ce n'est pas parce que la fonction subjective est atone, silencieuse, qu'elle n'est pas opérante en permanence.

L'autre chose qui me tarabustait dans son œuvre est cette prise de position radicale de dénégation (toute marxiste) d'une possible subjectivité chez Homo sapiens et partant l'inutilité de faire l'hypothèse d'un appareil psychique qui fasse articulation entre le neurocérébral et le social. En d'autres termes, si on veut radicaliser caricaturalement, cela consiste à réduire le « psychologique », les phénomènes psychologiques comme je viens de les rappeler, à une manière de conditionnement

culturel de l'appareil neuro cérébral. Quasi pavlovien mais en plus complexe. On peut rendre compte de phénomènes prétendument psychiques en évoquant l'interaction entre l'activité neurocérébrale acquise et les normes culturelles présentes. Dans cette perspective, il y aurait activation des aptitudes phylogénétiquement acquises par les injonctions culturelles qui déclenchent à la fois des phénomènes émotionnels et sollicitent les mémoires non déclaratives (procédurales en particulier) mais aussi sémantico épisodique (déclaratives). On serait alors dans une sorte de processus d'imprégnation complexe tel que l'éthologie la définit. Les faits sociaux seraient les événements temporisés qui déclencheraient les aptitudes adaptatives innées individuelles... Il est vrai que cette hypothèse, étant donné ce qu'on sait aujourd'hui des processus mémoriels, pour radicale et simpliste qu'elle soit, pourrait s'entendre. Entre mémoire déclarative sémantique et épisodique et mémoire non déclarative, procédurale de conditionnement et d'amorçage, on peut y trouver matière à expliquer ces petits phénomènes prétendus psychologiques. Mais c'est faire alors abstraction de la mémoire déductive épisodico sémantique... Dans cette perspective, les phénomènes psychologiques ne seraient que le résultat imparfait d'une imprégnation. On serait alors des robots (cartésiens) non parfaitement programmés ! Ou en d'autres termes, Homo sapiens ne serait qu'un animal social mal conditionné par l'ordre symbolique social. Comme d'autres le réduisent à n'être qu'« Homo economicus ». Sans doute ce radicalisme avait pour objectif de cantonner l'ethnologie structurale dans un matérialisme pur et dur. Définitivement exclure l'idéalisme et

derrière l'idéalisme la transcendance. Ce qui est tout à fait louable. C'est une position que je soutiens aussi. Et ma théorie du Sujet en atteste (contre celle de Lacan et d'Heidegger). Je ne suis d'ailleurs pas persuadé que Lévi-Strauss et Jakobson n'auraient pas pu admettre l'hypothèse subjective (et partant celle de l'appareil psychique) si Lacan, persistant dans la position structurale pour théoriser la psychanalyse, avait pu concevoir le Sujet comme effet structural du langage. C'est-à-dire comme fils des phonèmes que l'aptitude au langage foment. Ces deux ombrageux, comme ils étaient, ne se seraient pas embarrassés d'un Lacan s'ils n'avaient espérés qu'il se convertisse au structuralisme. D'ailleurs ils ne manquèrent pas de l'ignorer dès qu'il s'en écarta. Et Jakobson abruptement. Invité à un séminaire de Lacan pour prendre parole, il ne vint pas. Et, selon la rumeur, sans prévenir. Nous étions dans les années 60. Mais pour que cette articulation entre réalité psychique et réalité sociale soit envisageable il fallait faire l'hypothèse que toutes deux étaient, à leur manière propre, déterminées par le langage. Ce que la modélisation de la psychanalyse structurale permet.

Par ailleurs, je souhaitais démontrer que les élaborations alambiquées de Lévi-Strauss concernant la différence de structuration de l'infrastructure des sociétés des chasseurs cueilleurs et des sociétés développées n'existaient pas. C'est pourquoi, concomitamment à l'Invention Freudienne, nous avons fondé avec J-L Guigou, qui était agrégé d'économie et spécialiste de l'économie foncière en France, un Institut de Recherche Universitaire sur l'Environnement (culturel). Quand

je l'ai connu, il butait sur une énigme qui consistait à ne pas pouvoir élaborer une théorie économique rationnelle sur le dit échange monétaire de la terre en France. Aucune théorie économique connue ne l'expliquait. Pas de rationalité chère aux économistes. Il y avait là une énigme. Je lui ai proposé une hypothèse qui allait dans le sens de ma conviction concernant la persistance et l'influence de la structuration symbolique culturelle dans nos sociétés développées. Si on ne trouvait aucune rationalité économique dans le champ foncier agricole en France, c'est que celui-ci était subverti par des déterminants culturels symboliques. C'est-à-dire des croyances fondées sur des mythologies. Cette hypothèse était fondée sur le présupposé que toute société humaine (chasseurs-cueilleurs, nomades éleveurs, nomades cultivateurs, sédentaires technicien) se constitue, comme je viens de le rappeler, à partir de structures culturelles impératives ; c'est-à-dire symbolique. Nous avons donc réalisé une grande enquête ethnographique qui nous a permis de démontrer que l'échange de la terre agricole était déterminé par des « passions mythologiques » (six) qui perturbaient la rationalité économique et la rendait illisible et chaotique pour l'économiste. Nous avons découvert trois couples de passions antagonistes : Soit que les acteurs économiques de l'échange de la terre privilégient la cohésion de la famille au détriment de l'intégrité du patrimoine foncier et de la cohésion sociale. Soit que les acteurs privilégient l'intégrité et l'expansion foncière au détriment de la cohésion familiale et sociale. Soit que les acteurs privilégient la cohésion sociale territoriale au détriment de l'intégrité du patrimoine foncier et de la cohésion familiale. D'autres variantes sont possibles. Mais

ce sont bien les passions, « fondées » sur des mythes, pour assurer un type de cohésion, qui déterminent en fin d'analyse la valeur relative de la terre. Il y a bien logique et rationalité. Mais elle est structurale et ethnologique.

On a continué d'explorer d'autres problématiques aux confins de l'économie et du culturel (la forêt, l'habitat, l'urbanisme...etc.). Puis l'aventure s'est arrêtée au moment où il y eut une grande réorganisation de la recherche en France sous l'égide du CNRS. Nous avons alors perdu nos financements qui étaient assurés essentiellement par la DGRST dirigée par Loïk Lefloch Prigent (mais aussi le CORDA). On m'a proposé de devenir directeur de recherche en anthropologie sociale au CNRS. Ce que j'ai refusé parce que si je devenais fonctionnaire, je perdais la possibilité de continuer à être psychanalyste et chef d'entreprise. Nous nous sommes retrouvés plus tard quand J-L Guigou a été nommé Délégué Général à la DATAR. Nous avons entrepris une étude ethnologique sur la cohésion sociale et territoriale en Europe. Nous en étions aux prémices de cette étude quand la Datar a été dissoute. Depuis, tel le phénix elle renaît de ses cendres.

Mais le modèle théorique de la cohésion sociale dans les sociétés développées m'a servi dans mon activité de conseil auprès des entreprises. J'avais réussi à faire mentir Lévi-Strauss et, indirectement, Marx. **Ce qui fait l'infrastructure des sociétés développées c'est bien la culture fomentée par la Pensée sauvage symbolique (et non pas la Pensée productive économique qui théorise l'« échange ») qui est universelle**

dans toutes les sociétés humaines depuis qu'Homo sapiens est Homo sapiens. Fut-ce dans les sociétés où elle est devenue atone : elle continue de fomenter inexorablement l'infra culture de nos sociétés développées. Il n'est pas exclu que cette structuration « culturelle » puisqu'elle se foment à partir du langage, ait existée chez d'autres hominidés (Neandertal, Denisova...). La cohésion sociale qu'elle génère en dépend, au risque sinon, si on tente d'organiser les relations sociales « rationnellement » et technocratiquement, de sombrer dans le totalitarisme le plus délétère. C'est sans doute l'origine des totalitarismes léniniste, hitlérisme, maoïste (cf. Hannah Arendt). En d'autres termes d'exclure l'humanité de l'homme, sur quoi se fonde la culture, de l'organisation sociale. Ce qui ne veut pas dire que la culture met les hommes à l'abri de la destructivité, du meurtre et des guerres exterminatrices. Loin de là. J'y reviendrai quand j'aborderai la misanthropie « objective » psychanalytique. La culture est facteur de destructivité par essence même pourrait-on dire. Elle vient même, paradoxalement, à la rescousse du totalitarisme le plus destructeur... Elle lui donne du sens ! Mais pas comme Freud l'imaginait à cause d'une improbable et inéluctable pulsion de mort... (comme nous le verrons ultérieurement). Et c'est justement l'articulation entre la réalité psychique (subjectivo/moïque) et la réalité sociale (symbolico/rationnelle) qui fait défaut dans l'ethnologie structurale de Lévi-Strauss comme je viens de le rappeler. Mais à cette époque je n'étais pas assez avancé dans la conception, structurale de l'appareil psychique pour pouvoir véritablement émettre une hypothèse robuste sur le pourquoi et le comment ces deux modèles

structuraux, de la réalité psychique et de la réalité sociale, s'articulaient.

On ne peut pas dire que cette expérience de recherche para universitaire à partir de mes hypothèses ethnologiques ait été un échec. J'ai pu expérimenter et formaliser les réponses sur les deux interrogations majeures que j'avais quant à la nature de la réalité sociale et de la réalité psychique. Bien que sur cette dernière question j'en sois resté aux prémisses. Aujourd'hui, je suis s'en doute en mesure d'en articuler quelque chose de plus consistant. Mais en ce qui concerne Jean-Louis Guigou, ces résultats qu'il appelait de ses vœux n'ont eu, comme chez Marc Thiberge, aucun impact. Ces présupposés théoriques quant au fondement socio-économiques de la réalité sociale de nos sociétés n'ont pas bougé d'une seule virgule. Et l'opposition entre « espace » (des échanges sociaux économiques) et territoire (de la cohésion sociale symbolico-culturelle) qui l'avait un temps intéressé a disparu quasi instantanément. Il faut dire que dans son ouvrage *La Rente Foncière* où il y avait quelques pages consacrées à ce travail de « recherche commune » (une dizaine au plus), il avait eu la précaution de prévenir le lecteur qu'il pouvait les sauter au prétexte qu'elles pouvaient paraître difficiles ! Il a néanmoins produit un petit opuscule concernant des propositions d'un nouveau découpage régional, bien intéressant. Il aboutissait à proposer 6 grandes régions qui ne seraient pas seulement des « espaces économiques » mais bel et bien des territoires culturellement cohérents ancrés dans l'histoire culturelle des populations. Il l'a proposé à Jospin. Qui

s'est empressé, pour des raisons de clientélisme politique, de ne pas en tenir compte. La régionalisation attendra.

Ensuite il s'est bien lancé dans une chimérique croisade en faveur de la création des pays de l'Europe et de la Méditerranée. Reprenant une théorie de Fernand Braudel où la mer méditerranée ne fait pas frontière mais lien entre pays riverains et postulant que cela détermine un ensemble culturel véritable. Mais d'un point de vue ethnologique cette théorie n'a aucune validité. L'Europe est de civilisation Indo-européenne. Elle est façonnée par les langues indo-européennes. Alors que le pourtour Sud et Est de la méditerranée est constitué par des cultures chamito sémitique ! Cette évidence ne l'a jamais interpellé. Ensuite il a ajouté à cette chimère l'Afrique sub saharienne dont les populations participent à des cultures malo-saharienne, nigéro- congolaise etc.... On revient à cette illusion, et cette contre vérité sociale, que l'échange économique est la panacée pour constituer du « civilisationnel » mondial. Chimère dangereuse sil en fut.

Juste quelques remarques pour en terminer avec ce retour pseudo historique sur les conditions tout aussi pseudo historiques de ces deux modélisations. Il ne vous a pas échappé que celles-ci ont été élaborées au sein de deux collectifs fondés chacun par deux personnes. Comme s'il y avait une nécessité implicite qu'il faille un « duo » pour que quelque chose de l'ordre de l'innovation et de la recherche soit possible. Et fructueux. Car quoique l'Invention Freudienne ait été un échec et que les avancées théoriques dans l'ordre de la compréhension

des phénomènes sociaux dans nos sociétés développées n'aient eu aucun écho, il est bien certain que sans Marc Thiberge et sans J-L Guigou, les modélisations que je vous présente n'auraient pas abouties. De plus j'ai gardé à leur endroit une profonde affection, indéfectible, comme à d'autres personnes, qui par le passé ont joué auprès de moi le même rôle. Peu il est vrai. Remarquez que je n'ai pas dit amitié. L'amitié demande réciprocité et est donc moïque. Il y a une dimension subjective prévalente dans l'affection telle que je la conçois. Contrairement à l'amitié, on n'attend rien en retour. Elle Ex-siste. Et si cette remarque a une valeur, cela indiquerait que pour qu'il y ait processus d'innovation, il faut que la réflexion qui la porte se déploie en « duo ». Je n'ai pas dit « dialogue » ni n'ai fait référence à une potentielle « intelligence collective ». « L'intelligence collective », si cela a un sens, est un résultat observé d'un processus non identifié qui en est véritablement la cause. Ce processus qui se joue dans l'actualisation de cette rencontre dont procède la dualité Moi/Sujet entre deux personnes dans la réalité sociale se produit soit explicitement soit implicitement. Quand la rencontre concerne véritablement deux personnes identifiées elle est explicite. Quand elle concerne une personne identifiée et un auteur socialement anonyme (que l'on ne connaît pas) elle est dite implicite. Cette dernière occurrence n'est pas exactement identique à la première du point de vue de l'état de structuration de l'appareil psychique de celui qui opère dans cette affinité élective particulière. Il n'y a pas de réversibilité Sujet/Moi de l'un à l'autre. L'auteur est toujours en position subjective stochastique. Et on est loin d'une relation amicale affective.

DE L'ORIGINE ET DE LA GÉNÉALOGIE PHYLOGÉNÉTIQUE DU PROTOCOLE DE LA CURE PSYCHANALYTIQUE

Pourtant quand cette dualité est portée par deux personnes, il est d'usage de la référer à l'amitié qui les lie. Ce n'est sans doute pas faux, mais ne dit rien de ce pourquoi ces liens d'une prétendue amitié déclenchent de l'innovation intellectuelle. On fait parfois appelle à « l'émulation ». Ce qui n'est pas faux non plus mais ne dit rien du mécanisme psychique qui déclenche cette hypothétique émulation intellectuelle. Il est vrai que depuis la nuit des temps, on n'arrête pas de gloser, voir de philosopher, sur les vertus supposées de l'amitié. On a l'habitude d'en appeler à l'affectivité, ou à l'amour, pour expliquer ce phénomène idéalisé et sacralisé. Goethe en a fait un roman pour tenter d'en donner une explication rationnelle, pas exactement de l'amitié mais de l'amour. Mais si on considère que l'amitié est un sentiment d'amour « déssexualisé » sa théorie peut aussi valoir pour la dite amitié. L'hypothèse est que l'attraction de l'un à l'autre s'apparente à une réaction chimique qui ne peut pas ne pas avoir lieu quand les deux éléments constituants de cette réaction sont en présence. **Il en appelle aux « affinités électives »**. Dans ce roman Goethe met en scène cette incontournable attraction élective dans une situation que l'on peut comparer à une expérience. Très schématiquement il s'agit de mettre en présence deux couples (dont j'ai oublié les noms) qui vont au fil du temps se recomposer dans l'adultère réciproque. Comme si la constitution d'un couple était déterminée par une force qui fait fi de l'ordre établi et le

transgresse. Au nom du sacro saint amour... Cela laisse supposer que le sentiment amoureux, mais aussi d'amitié, tient de l'inéluctable et pousse à la transgression. Une sorte de fatalité « chimique » : « un précipité ».

Max Weber reprend cette métaphore d'affinité élective pour expliquer l'attractivité et la compatibilité entre le protestantisme et le capitalisme industriel familial. Pour lui cette attraction des protestants pour le capitalisme industriel aurait pour explication le fait que les fondamentaux théologiques qui sont les leurs trouvent une effectuation possible dans le cadre capitaliste de l'entreprise industrielle. Le capitalisme permet de mettre en œuvre socialement et économiquement les valeurs protestantes. Je m'en suis expliqué antérieurement. D'où le titre de son ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. On entre aperçoit alors ce dont les affinités électives sont les effets : l'accord et le partage de valeurs communes ou supposées communes. Et dans le cas du protestantisme et du capitalisme, il y a rupture avec la position catholique, vis-à-vis de l'argent. Qui se ressemble s'assemble pour le meilleur et pour le pire ! Pour en revenir prosaïquement à l'amour, ce n'est pas exactement la position de Freud. Puisqu'en ce qui concerne la formation d'un couple pris dans les rets de l'amour. Il y a deux déterminations. Cette formation est anaclitique (le partenaire est à l'image d'un parent tutélaire) ou narcissique (un « semblable »). Ce serait les deux raisons qui nous pousseraient à aimer sentimentalement et sexuellement. Tandis que Goethe et Weber sortent cette affinité élective du sentimentalisme et du

sexuel, chacun à leur manière, pour évoquer, sans l'expliquer, un mécanisme « objectif », voir matérialiste.

Bien sûr quand on évoque la dimension affective et sentimentale de l'amitié on ne peut pas faire l'économie des élaborations de Montaigne concernant cette problématique. Et la manière dont il l'aborde à travers sa propre (et réciproque) amitié avec La Boétie. Il faut dire deux choses à propos de cette problématique. D'abord, elle semble centrale pour lui et fonde une certaine conception humaniste. Ensuite elle reste pour lui une énigme insoluble. D'autant plus qu'il en a fait l'expérience intime qui semble l'avoir marqué et poussé à écrire voilà comment il l'aborde dans les essais :

« Au demeurant, ce que nous appelons d'ordinaire amis et amitiés, ce ne sont que des relations familières nouées par quelque circonstance ou par utilité, et par lesquelles nos âmes sont liées. Dans l'amitié dont je parle, elles se mêlent et se confondent de façon si complète qu'elles effacent et font disparaître la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimai, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Au-delà de mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, il y a je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus et les propos tenus sur l'un et l'autre d'entre nous faisaient plus d'effet que de tels propos ne le font raisonnablement d'ordinaire : je crois que le ciel en avait décidé ainsi »

De fait Montaigne connaissait La Boétie avant de le rencontrer à travers son ouvrage *De la servitude volontaire*¹ dans lequel, d'ailleurs, il y avait un chapitre sur l'amitié. Pour lui c'est l'amitié entre les hommes qui permet à ceux-ci d'être libres. La relation d'amitié est la condition de la liberté. Il en conclut qu'il n'est pas possible d'établir de relation d'amitié avec un tyran. C'est sans doute cela qui a intéressé Montaigne et qui l'a prédisposé à tomber en amitié avec lui.

Ce qui est intéressant dans ce court passage, c'est qu'au-delà de son aspect descriptif où implicitement il fait la différence entre amitié ordinaire (aujourd'hui on dirait relation amicale) et amitié véritable (proche de l'amour et de la fusion) Montaigne avoue qu'il ne peut rien dire de ce qui la motive. Comme Lacan quand il constate que « *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même* », il ne fait qu'affirmer « *parce que c'était lui, parce que c'était moi* ». Il est vrai que tout le texte semble réduire cette attraction à ces conséquences fusionnelles sentimentales. Une sorte de variante de l'amour platonique. Mais il ne faut sans doute pas en rester à cet aspect, disons, superstructurel. Ce qui me semble novateur dans cette approche de l'amitié, c'est ce que Montaigne évoque sur la conséquence que ce type de rencontre a sur « l'entendement » de ce que l'autre profère :

¹ La Boétie y analyse les relations entre le peuple et les gouvernants (les « maîtres » ou « tyrans ») et entre le peuple et la religion. Il démontre que ce n'est pas la sanction qui pousse le peuple à se soumettre mais une appétence innée à l'obéissance, à l'asservissement. C'est cela qui permet au tyran de dominer.

« et les propos tenus sur l'un et l'autre d'entre nous faisaient plus d'effet que de tels propos ne le font raisonnablement d'ordinaire: je crois que le ciel en avait décidé ainsi ».

Ce qui me semble important ce sont les effets qui se manifestent dans les processus de cognition de l'un et de l'autre. Comme je l'évoquais, il est généralement admis que Montaigne n'aurait sans doute pas écrit *les Essais* s'il n'avait pas rencontré La Boétie. Ou pour le dire autrement, Les Essais peuvent être considérés comme un effet de la rencontre avec La Boétie qui répond d'une certaine manière à l'ouvrage *De la servitude volontaire* de ce dernier. Quoique leur contenu n'ait pas grand chose à voir sauf en ce qui concerne la position humaniste. Pour le dire dans les termes qui sont les miens, cette rencontre, si on exclut tout sentimentalisme dont la manifestation était dans l'esprit et le style de l'époque, a déclenché chez Montaigne « la Pensée du Penser ». Montaigne place l'avènement de cette Pensée du Penser sous le signe du ciel. Comme une révélation mais d'une autre nature que celle qui saisit Pascal après son accident de charrette. On peut sans doute traduire cette référence au ciel en termes laïcs. Cette rencontre était comme inéluctable. Il y a une référence à une sorte de destin miraculeux. Bien sûr si on s'extrait à la fois du destin et du miracle, on peut en découvrir le ressort métapsychologique. Mais pour cela il faut banaliser cette rencontre, la désidéaler. Et admettre qu'elle n'est pas une exception réservée à un grand homme. Le ciel ou cupidon n'y sont pour rien. L'affect lyrique est l'arbre qui cache la forêt de la détermination et de la fonction psychique de cette configuration duelle prétendue amicale. C'est comme une

nécessité qui préfigure la structuration définitive (au mieux car on verra les effets autres que cela peut entraîner) de l'appareil psychique de chacun des protagonistes de cette relation duelle. On pourrait aussi dire dualiste. Manière préalable à l'affirmation de la pensée du Penser dans la réalité sociale.

L'hypothèse métapsychologique, c'est que cette configuration duelle constitue un préalable à toute possibilité d'inclusion et d'appartenance dans la réalité sociale de son collectif. Autant dire qu'elle est universelle et nécessaire pour permettre l'entrée véritable dans le collectif. Cette hypothèse métapsychologique part, bien sûr, du postulat que la structuration de l'appareil psychique est auto organisée. Et que cette rencontre prétendue amicale est une modalité structurale de l'auto organisation psychique. Si on revient au processus de structuration de l'appareil psychique chez l'enfant cette nécessité de colloque duel apparaît au moment où s'avère l'épreuve d'entrée dans le collectif. Il s'initie quand l'enfant entre, dans nos sociétés, à la maternelle. Mais il se répète pour chaque épreuve initiatique sociale en cours dans notre société. Sur le plan de la réalité psychique cette première entrée dans le collectif est rendue possible puisqu'aussi bien, il y a eu (en principe et dans un modèle pur et parfait) mise en place de la dynamique topique du Sujet et du Moi. Dans les termes que je viens d'établir il y a du « Penser » subjectif chaotique et de « la pensée moiïque imaginaire ». C'est à cette période que l'on voit se nouer les premières amitiés duelles. Tout se passe alors comme si cette dynamique du Penser et de la Pensée pour devenir opératoire et adaptative dans la réalité sociale avait la nécessité préalable de ce

jouer avec un protagoniste qui préfigure le « semblable ». Un autre soi même comme on dit habituellement. Peut être y a-t-il ce que les archéo freudiens appellent de « l'affect » ou des « sentiments » émotionnels mais, s'il y en a, ils ne sont pas la cause de cette nécessité dualiste. Peut-être peuvent-ils servir à pérenniser ce qui s'annonce comme une rencontre. Mais cette interprétation « sentimentaliste » est sans doute le résultat d'une conception, voir d'une induction, des adultes tutélaires. En effet, ces derniers ne manquent jamais de référer ces rencontres, de manière adulte centrée obnubilés par les sentiments et les émotions, à des relations amoureuses anticipées. Voir de les induire. Ce faisant, on rate l'essentiel de ce qui s'y joue. A savoir la réalisation et la mise en place effective de la dynamique subjective /moïque qui permet l'adaptation et l'entrée dans l'univers scolaire qui préfigure l'entrée dans le social et le prépare. Tout se passe alors comme si l'un des protagonistes représente pour l'autre le Sujet qui joue le rôle de perturbateur chaotique de telle sorte que l'autre assure la position moïque de la mise en ordre du Chaos dans l'exercice de la découverte des phénomènes qui régissent le monde. Et réciproquement.

On met toujours en avant cette édifiante d'amitié entre La Boétie et Montaigne comme si elle était exceptionnelle. En fait si on n'y prête garde, on s'aperçoit que ce type de relation d'affinité élective, pour reprendre le terme de Goethe, n'est guère exceptionnel. Ni chez les penseurs ni chez les scientifiques; ni chez les artistes. Disons même qu'il semble que dans ses activités d'innovations et de création, elle soit le lot commun. Et pas forcément « homosexuel », on verra pourquoi

ultérieurement. Je ne vais pas dresser un catalogue mais simplement vous citer celles qui me sont venues. A commencer par Freud et Breuer d'abord, puis Freud et Fliess. Relation duelle avec ce dernier qu'O Mannoni tente de transformer astucieusement en « analyse originelle ». Celle qui serait le prototype de toutes les autres. Bien sûr, il n'en n'est rien comme je m'en expliquerai ultérieurement. Enfin et surtout, celle de Freud avec Yung. Ça peut mal tourner ces histoires d'amitiés. L'hubris toujours... Sartre et Simone de Beauvoir, Dominique Rolin et Philippe Sollers ; Hanna Arendt et Heidegger. Mais aussi Jacobson et Lévi Strauss, Ludwig Wittgenstein et Bertrand Russell. Et on pourrait allonger la liste à l'infini. Tout se passerait comme si pour avoir de la pensée cognitivo-réflexive innovante il fallait qu'il y ait du deux. Explicitement ou implicitement, véritablement vécu ou secrètement et jalousement gardé par ceux qui la vivent. Comme si elle se situait d'une autre manière hors le temps et aussi d'une certaine manière hors du siècle au sens religieux du terme. Et quand je dis « comme si » c'est une formulation rhétorique. Cette manière de rencontre s'apparente à une extraterritorialité culturelle. C'est sans doute ce qui permet l'invention intellectuelle ou scientifique.

Cette nécessité psychique de rencontre duelle semble aussi tout aussi nécessaire chez les scientifiques. Qu'on en juge, et la encore la liste est non exhaustive, loin s'en faut. Certes chez les scientifiques, ces amitiés électives qui débouchent sur des découvertes sont moins faciles à déceler. Tout simplement parce que la plupart du temps on ne connaît que celles qui se

terminent mal. Les autres restent inconnues. Les passions sont souvent (toujours ?) secrètes. Non pas qu'on les cache, mais bien qu'elles se forment hors le séculaire, le social et dans un temps, parce que toujours présent maintenant, hors temps. Les enjeux pour les scientifiques ne sont toutefois pas les mêmes que pour les intellectuels. On peut tout de même évoquer en vrac, Monod et Jacob, Emilie du Chatelet et Voltaire, Marie Sklodowska et Pierre Curie, Irène curie et Frédéric Joliot. Et sans doute bien d'autres. Il y a une particularité chez les scientifiques : cette relation duelle peut se tramer avec un alter ego in abstentia. C'est-à-dire, une conjecture mathématique proposée par un auteur, ou une théorie qui fait office d'alter égo, en tant qu'elle fait penser. Mais on la personnalise du nom de celui qui l'a produite. Quand j'étais facétieux je disais qu'un bon auteur était un auteur mort. Avec cette formule, un peu excessive, je voulais dire que la personne sociale de l'auteur (ses traits de caractères, ses goûts) quand il s'agit de penser le Penser est intégralement sans importance. Il n'y a pas besoin d'être son « ami » ou même de « le connaître ». Seule sa manière de penser le Penser dans son domaine qui ne manque pas de faire « désordre » pour celui qui le lit. Et c'est cela qui est important: la déstabilisation. L'œuvre déstabilisée. Quand je parle de Lacan, de Lévi-Strauss, de Jacobson et de quelques autres, je ne me réfère pas à l'homme Lacan dont je n'ai rien à faire, ni à l'homme Lévi-Strauss, ni à l'homme Jacobson dont je n'ai rien à faire non plus. Mais à leur œuvre qui fait « penser ». Ou bien plutôt, et plus précisément qui fait effet de « penser » pour celui qui lit. Tout cela pour indiquer qu'il n'y a fondamentalement pas une once de sentiment dans ce type de rencontre. Ou plutôt,

s'il y a des sentiments «sentimentaux» ils sont secondaires et contingents. Inessentiels en tous cas. Voir parfois parasites. Donc pernicious. Sans doute ce qui renoue là, comme l'aurait remarqué Montaigne avec ses mots, sans pouvoir l'expliquer pour autant, tient à l'Ex-sistentiel fondamental. Ce qui nous débarrassera de l'idéalisation et du culte des affects et des sentiments, je n'ai pas dit des émotions, que l'on met en scène socialement, qu'on théâtralise. Sans doute est-ce un moyen de sauver l'universalisme de « l'amour du prochain » que la vraie religion et Freud ont contribué à valider et légitimer dans notre société contemporaine ! Remarquez cela fait un contre poids à la technicité scientifique qui nous sert aujourd'hui de boussole. Mais ce n'est peut être pas le bon contre poids. Les bons sentiments, à l'instar des mauvais (ce qui revient au même), n'ont jamais apporté une quelconque régulation dans les relations psychologiques et sociales forcement conflictuelles. Il ne peut pas en être autrement.

Reste bien sûr les créateurs, les artistes. A eux on attribue, mythologiquement, des muses censées les inspirer. Et ces muses s'incarnent imaginairement dans des personnes féminines ou masculines. Les muses sont les filles de Mnémosyne et de Jupiter. Elles ont toutes à voir avec le langage puisqu'aussi bien leur mère, quoique déesse de la mémoire, est surtout celle qui a donné les langues aux humains. C'est pourquoi toutes, mêmes si elles inspirent tous les arts plastiques, contribuent à l'inspiration de différentes sortes de création. C'est dire que pour ce qu'il en est de l'art il est culturellement admis, c'est-à-dire mythologiquement, qu'il faut du deux pour que l'Acte de

Création s'effectue. Quelque soit l'art. Ce qui est intéressant dans cette perspective, c'est que l'autre du duo est renvoyé à un concept impératif : il faut du deux pour qu'il y ait acte artistique. Mais pas deux réels dans la réalité sociale. La personne en chair et en os sensé l'incarnée et peu importe le sexe ou bien plutôt la sexuaton, est comme, disait Sartre, qu'un « analogon ». Elle incarne qu'il faut de la dualité psychique. Bien sûr on peut évoquer des couples artistiques : Baudelaire et Jeanne Duval, Bonnard et son épouse, Monet et Clémenceau, Rimbaud et Verlaine, Jean De Lacroix et Thérèse d'Avila, Chopin et Maud Wodzinska, Musset et George Sand, on pourra allonger la liste. Mais ces personnes ne sont que des catalyseurs « amorphes » qui précipite le poème, le tableau, la sculpture, la partition musicale, le texte. A telle enseigne qu'elles que soient ces muses, elles sont substituables à l'envi. L'une chasse l'autre, pourvu que la projection fictionnelle de la dualité dynamique psychique se présente dans la réalité sociale. Certaines s'y croient pourtant. Et réciproquement certains artistes croient aussi à la nécessité de la muse, garante de ce qu'on appelle ordinairement de leur « inspiration ». Dont personne ne peut rien dire mais qui permet de dénoter qu'il y a bien quelque chose qui motive l'Acte artistique. Mais on ne sait pas quoi ni pourquoi. Car l'œuvre si elle est authentique n'est dédiée à personne, ni à un autre ni à un semblable, donc pas à une muse prétendue. Elle ne « s'adresse » ni à un autre ni à un semblable mais à ce qu'il y a d'humain dans l'homme. Ou, autrement dit, au subjectif de la nature humaine. Villon le disait de manière oxymorale.

*« Frères humains qui après nous vivez
N'ayez vos cœurs contre nous endurcis »*

Manière de dire que quelques qu'aient été les turpitudes engendrées par le Moi, il y a du Sujet... universel qui Ex-siste et fait « Frères ». Hors l'amour du semblable. La muse, dans la réalité sociale, n'existe pas. Elle est la métaphore d'une nécessité métapsychologique dont procède l'Acte de création. Je suppose que d'aucun plus savant dans l'art de la rhétorique évoquerait une antonomase. Figure où une personne commune remplace une personne célèbre. Ici remplacer une personne mythique ou une nécessité métapsychologique !

Si on reste dans l'univers artistique et la projection d'un dualisme psychique dans la réalité sociale, on trouve un autre partenaire obscure à l'artiste, qui n'est pas l'inspiration ! Ce partenaire peut tout aussi bien être un homme : Saint Laurent et Pierre Bergé. La femme d'artiste a quant à elle des caractéristiques particulières qu'évidemment on romance. La femme d'artiste a pour fonction de gérer la vie quotidienne, économique, sociale et au prétexte que l'artiste ou bien est dans l'incapacité d'y faire face lui-même ou bien que quoiqu'il soit en capacité il faille le décharger pour qu'il puisse se consacrer à son art... La femme d'artiste, après la mort de ce dernier, devient redoutable pour défendre l'immortalité de « l'œuvre », sa valeur culturelle, et parfois la valeur économique. Il y a des exemples célèbres. De substitut moïque du vivant de l'artiste, elle représente après sa mort un Surmoi défensif... Des louves défendant crocs et griffes dehors la mémoire et la notoriété

posthume de leur Héros...mais aussi les retombées économiques quand il y en a... Faire fructifier le patrimoine au nom de la propriété intellectuelle inaliénable et du droit d'exploitation.

Mais il ne faudrait pas penser que cette configuration des affinités électives qui se nouent en duo, serait réservée aux seuls artistes, ou scientifiques, aux mystiques aussi et que ce serait en quelque sorte une exception disons aristocrate réservée aux élites intellectuelles. Il y aurait là une manière d'idéalisation d'un type particulier de rapport au sein de la réalité sociale. De fait il n'en n'est rien. **Elle apparaît de manière archétypale au sein des élites mais c'est un fait (ou un phénomène) psychique universel. Je devrais dire psycho-social puisqu'il permet d'articuler le fonctionnement social et le fonctionnement psychique. C'est un phénomène précurseur de la participation au collectif.**

Phénomène qui prend sa source au moment où la structuration de l'appareil psychique voit émerger l'instance moïque – ou bien plutôt – la constellation moïque. Phase qui suit celle des vocalises mais aussi surtout celle paranoïde de captation/élimination, qui ne permettent véritablement aucune relation sociale réelle. Des interactions oui, mais pas de relations d'objet. Si je vous rappelle cela c'est pour faire ressortir que ces deux phases, dont on a à savoir les distinguer dans la cure pour pouvoir la conduire, sont des précurseurs de la possibilité d'effectuation d'une relation sociale véritable que la fonction imaginaire syntaxico-lexicale va permettre. Si je vous rappelle

ces évidences aujourd'hui bien connues de vous, c'est pour vous faire remarquer que ces modes de présence au monde tiennent d'une détermination génétique acquise. Ils sont universels et leur succession ne dépend en rien des sollicitations extérieures. Là où je veux en venir c'est que la mise en place de cette relation particulière à l'autre quelque soit sa sexuation est, comme l'avait pressenti Goethe avec son histoire d'affinité élective inéluctable, qu'il réduisait à une réaction quasi physico chimique, non pas un comportement que l'enfant « apprend » par imitation de ce qu'il perçoit dans son environnement mais un effet de la structuration, elle aussi phylogénétique, de l'appareil psychique. Avec l'apparition de la constellation moïque imaginaire qui inaugure la relation d'objet, l'enfant va être dans l'obligation, comme dans les phases précédentes, de l'acter et de l'expérimenter dans la réalité sociale. Et ce, conjointement à l'avènement intra psychique de ce Moi. Si on considère un modèle pur et parfait de structuration de l'appareil psychique à ce moment, puisqu'aussi bien selon la théorie, les instances moïques supplétives ont soit disparu soit son devenues atones (désaffectisées), alors reste en présence la mise en place de la dynamique du Sujet et du Moi. Ce à quoi on assiste dans la douleur à la fin de toute analyse. Atones, les instances substitutives accompagnent la mise en place radicale de la dynamique Sujet/Moi. Et de la même manière le « Penser » subjectif puis l'Invidia trouvent leur expression dans la réalité sociale. Cette mise en place de la dynamique finale (comme la lutte du même nom) trouve son expression dans la réalité sociale. Cette occurrence intervient chez l'enfant, dans nos sociétés, au moment où il entre à l'école maternelle. A ce

moment, il n'est pas rare (pour être prudent) que se noue entre deux enfants du même âge une « relation particulière ». Là encore il est indifférent qu'il s'agisse d'enfants du même sexe ou de sexes différents. La sexuation n'est pas en jeu dans ce type de relation. Evidemment quelque soit la configuration, cela ne manque pas de provoquer l'attendrissement ni ais des adultes qui y projettent on ne sait quels sentiments ou affects qui ne sont pas ceux des enfants. Et quand il s'agit d'un petit couple alors les commentaires vont bon train. On les traite de « petits amoureux ». Alors qu'il s'agit tout de même de choses autrement plus sérieuses et fondamentales. Même si, comme dans la phase précédente, cela semble tenir que d'une relation de jeux.

De fait, ces affinités électives enfantines, que l'on prend pour de l'amitié ou de l'amour, consiste en quelque sorte à mettre en scène la dualité Sujet/Moi de façon à en intégrer la dynamique. La rendre opératoire. **Dans ces affinités électives, à leur insu, l'un des enfants incarne pour l'autre le Sujet et ses productions stochastiques et l'autre le Moi qui en proie à ces sollicitations tente de mettre de l'ordre sur lequel les deux paraissent s'entendre en fin de process. Et réciproquement, car le « rôle » subjectif et le « rôle » moïque ne sont absolument pas figés. Ils sont alternatifs. L'un l'incarne pour l'autre et réciproquement.** C'est dire que ces affinités électives sont d'une importance cruciale dans la structuration psychique de l'un et de l'autre. Il en va de leur socialisation à venir. Comme quoi du point de vue de la structuration de l'appareil psychique le jeu a une importance primordiale à toutes les phases de sa structuration.

A notre époque, les éducateurs et les parents focalisés sur les apprentissages et les performances cognitives manquent l'essentiel. Heureusement qu'il y a des psychologues, des psychothérapeutes, des psychanalystes qui la réhabilite. Parfois cependant avec honte et culpabilité ! Comme je l'ai dit il y en a même qui pensent qu'ils ne font rien et qui parce qu'ils pensent qu'ils ne font rien s'empressent d'interpréter à tout va! Au moins quand ils interprètent il font quelque chose!

Bien sûr, cette mise en place, cette structuration de la dynamique subjectivo moiïque ne se limite pas à la période des 3 à 5 ans. Elle se réactive en particulier de manière aigue à la puberté période où les bouleversements hormonaux et la terminaison de la maturation biologique de l'appareil neuronal (myélinisation) entraîne une transformation de la structuration psychique. A ce moment là se réactive de manière spectaculaire le phénomène d'affinité élective. Cette dualité prend alors un aspect à la fois exclusif et décisif. De la même manière que dans la phase archaïque, cette dualité alternative Sujet/Moi se réactive de l'un des protagonistes à l'autre. Mais ce qui se traite dans cette dynamique consiste alors à préparer le passage de l'indépendance (où il faut une base arrière) à l'autonomie psychique qui se traduira par une indépendance et une autonomie sociale. Quand je dis que dans cette réactivation il y aurait « préparation » à l'indépendance et à l'autonomie sociale, je veux dire que les thèmes abordés, explicitement ou indirectement concernent ce qu'on pourrait appeler métaphoriquement le « sens de la vie ». On dit qu'à ce moment là on « refait le monde ». De fait, on ne refait pas exactement le

monde, quoiqu'on puisse exprimer des opinions extrêmes très opposées aux fondamentaux culturels de son collectif d'appartenance. Dans la réalité l'appareil psychique utilise les mêmes mécanismes que ceux qui opèrent dans le carnaval. À savoir s'autoriser à la transgression des règles et des us et coutumes de son collectif d'appartenance pour mieux les assimiler. C'est un processus d'assimilation psychique paradoxal. Dans ce duo c'est ce qui se joue dans la surenchère. Pour le dire autrement ce qui est en jeu dans ce colloque duel, c'est l'accommodation des mythes singuliers à chacun avec ceux en vigueur dans leur collectif d'appartenance.

Mais le plus important dans ces affinités électives c'est ce qu'elles permettent la fin – j'utilise ce terme à dessein puisqu'il renvoie à la fin de la cure – de la structuration de l'appareil psychique. C'est-à-dire à la mise en place et l'internalisation définitive de la dynamique « naturelle » de la fonction subjective qui assure l'Ex-sistence et de la fonction moïque qui assure le Vivre et l'intégration dans le collectif d'appartenance. Cette intégration psychique de la fonction subjective et de la fonction moïque dans un processus dynamique permanent signe l'autonomie psychique et permet l'autonomie sociale. C'est ce moment qui permet d'accéder à l'effectuation du Vivre. Bien sûr ce que je vous raconte là est un modèle pur et parfait de la fonction psychique des « affinités électives ». Dans la réalité cela se passe rarement (jamais !) comme je viens de le raconter. La probabilité est très improbable. **Mais une chose semble certaine, c'est que la nécessité de cette affinité élective, de ce**

processus d'affinité élective, est génétiquement acquis dans notre phylogénèse.

Car pour que cette dualité dynamique puisse s'effectuer de manière « pure et parfaite » dans la réalité sociale, il faudrait que les deux protagonistes de cette affinité élective soient à égalité et en miroir dans la structuration de leur appareil psychique. A savoir que peu ou prou il y ait une Instance Subjective établie qui garantit l'éprouvé de présence toujours présente au monde, et une Instance Moïque débarrassée des instances supplétives Moi Idéal, Surmoi, Idéal du Moi. L'efficacité de l'effectuation de cette affinité élective qui consiste, grâce à l'interaction qu'elle génère subjectivo-moïque, à permettre l'amorçage, interne à l'appareil psychique, de la dynamique Sujet/Moi. Cette amorçage (épigénétique externe) consiste à ce qu'un des protagonistes se présente comme représentant de la fonction stochastique de l'autre (qui ne tombe pas du ciel comme l'évoquait Montaigne) qui lui, incarne la fonction de construction imaginaire pour l'autre. Et réciproquement. L'un incarne le non sens à partir de quoi l'autre constitue un système de significations qui fait sens pour les deux.

D'un point de vue psycho-ethnographique, si je puis me permettre cette expression, ce qui se joue là c'est bien évidemment la confrontation des mythologies singulières quant au sens de la vie et leur compatibilité avec celles en cours dans la réalité sociale de lien collectif d'appartenance. Il s'agit donc de rendre compatible ces mythologies, singulières « autistiques », avec les structures symboliques de son collectif d'appartenance. Et pour

cela, il faut être deux. Mais il suffit que l'un ou l'autre, ou les deux, ne soient pas arrivés à cette phase de structuration topique pour que le schéma inné d'affinité élective vire au désastre. On assiste alors à toutes les figures de relations pathologiques où se jouent la dépendance, la soumission, la fusion, qui loin de permettre l'avènement de l'autonomie psychique dont le divertissement est l'effet, débouche sur un mode de survie à deux et une incapacité de s'inscrire dans la réalité sociale. Quand ces couples pathologiques se disloquent, on assiste à des décompensations spectaculaires qui aboutissent à un retrait temporaire, ou définitif, du monde. On se condamne à une survie délétère.

Il y a aussi un autre destin à ces motions d'affinités électives. C'est ce que j'appelle le syndrome des deux orphelins. Orphelin chacun d'une structuration psychique inaboutie et non pas ce manque de je ne sais qui ou quoi que leur aurait affligé la vie et les autres. S'ils sont victimes de quelque chose c'est seulement de l'immaturation chronique de leur appareil psychique. Dans le meilleur des cas les protagonistes de ce couple se serrent l'un contre l'autre pour survivre ensemble. Quand le couple se défait chacun de son côté en reconstitue un identique ailleurs et avec un semblable. A moins de tomber sur ce qu'il est convenu d'appeler à tort un « pervers narcissique » qui prend l'orphelin pour proie puisqu'aussi bien la soumission est son lot.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly